

# ÉGLISE, ÉTAT MODERNE : MÊME DESTIN

**Yao Germain YAO**

Université Félix Houphouët Boigny (Abidjan – Côte d'Ivoire)  
yao germain74@gmail.com

## Résumé

*Nietzsche estime que l'Église et l'État moderne sont similaires : ils sont des monstres. Leur monstruosité réside dans le mensonge. Ces deux institutions revendiquent faire le bonheur du peuple. En réalité, le dessein de la modernité étatique et de l'institution ecclésiastique repose sur une manipulation du peuple à leurs fins égoïstes. L'Église et l'État moderne exploitent astucieusement le peuple et anéantissent chez lui toute tentative de dépassement de soi. Ainsi le peuple vit misérablement. Pour Nietzsche, l'Église et l'État moderne n'ont pas de légitimité, ils incarnent la mort des peuples. D'où l'appel de Nietzsche à l'humanité à se méfier de ces deux institutions, à ne "pas aller dans les Églises si on veut respirer un air pur". Notre objectif, à travers cet article, a été de montrer que l'Église et l'État moderne ont le même destin : le mensonge, la vérité n'est pas de leur nature.*  
**Mots clés** : Église, État, modernité, peuple, médiocrité

## Introduction

Cet article se présente comme une réflexion sur le rôle de l'Église et de l'État moderne dans la société. Notre intention est de soumettre ces institutions à une critique, comprendre les rapports que l'Église entretient avec l'État moderne dans le processus du bonheur de l'homme. Ce souci de compréhension est légitime puisque la situation de l'homme dans la société moderne est pitoyable : L'homme moderne (...) traîne avec lui une énorme masse de cailloux, les cailloux de l'indigeste savoir qui, à l'occasion font entendre dans son ventre un bruit sourd (...) ce bruit laisse deviner la qualité la plus originale de l'homme moderne : c'est une singulière antinomie (...). Cette antinomie, les peuples anciens ne la connaissaient pas (Nietzsche 104).

Le visage que nous présente Nietzsche de l'homme moderne est celui d'un être dépravé. Pour le philosophe à coups de marteau, cette dépravation de l'homme incombe à l'État moderne. Il estime que : "L'État naît de la façon la plus cruelle par l'assujettissement" (F. Nietzsche 185). Cette essence de la modernité étatique signifie que les intérêts de l'État moderne et ceux du peuple s'opposent. Autrement dit, le bonheur du peuple ne signifie pas l'avènement de l'État moderne. Ce caractère monstrueux de l'État nous amène à méditer sur l'Église. Car, c'est de Dieu que l'État semble tirer son commandement, sa grandeur : " "Sur terre rien n'est plus grand que moi ; de Dieu je suis le doigt qui ordonne"- ainsi rugit le monstre". (Nietzsche 67). Cette méditation trouve, aussi, son fondement dans la nature et la mission de l'Église : sauver et donner l'amour aux hommes. Mais s'agit-il d'un véritable amour ? En d'autres termes, derrière la mission salvatrice de l'Église ne se voile-t-il pas le mensonge, l'exploitation de l'homme ?

Le bon sens voudrait qu'on cherche, a priori, à cerner l'institution ecclésiastique. Qu'est-ce que l'Église ? L'Église est la "communauté de tous ceux qui sont convoqués par Jésus-Christ "ressuscité et qui se mettent à sa suite" (Conseil Pontifical Justice et Paix 29). Elle est l'assemblée de tous ceux qui ont la foi en Jésus-Christ. Elle est dans le Christ, le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain. Sa mission, selon elle, est d'annoncer et de communiquer le salut accompli en Jésus-Christ, à savoir la communion avec Dieu et entre les hommes. En d'autres termes, sa mission est d'annoncer le royaume du Christ et de Dieu afin de l'instaurer dans toutes les nations sur la terre. Ainsi, l'Église aide les hommes à accueillir le plan de Dieu. Il découle que l'Église ne se confond pas avec la communauté politique et n'est liée à aucun système politique. La communauté politique et l'Église, chacune dans son propre domaine, sont indépendantes et autonomes l'une de

l'autre et sont toutes deux, bien qu'à des titres divers, au service de la vocation personnelle et sociale des mêmes hommes. Par la prédication de l'Évangile, l'Église prétend guérir et élever la dignité de la personne humaine, en affermissant, selon elle, la cohésion sociale. Elle est donc caractérisée par le développement d'une sociabilité humaine.

La vie dans l'Église fait naître l'identité et la sociabilité de la personne humaine : "Car tous, vous êtes, par la foi, fils de Dieu, en Jésus Christ. Oui, vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ. Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme, car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus-Christ" (La Bible, "Épître aux Galates" 3). L'Église se propose comme lieu de communion de tous les individus. La prédication de l'Évangile de Jésus incite les hommes à rénover les rapports mutuels. La dynamique de ce renouveau doit s'ancrer dans les principes immuables de la loi naturelle, imprimée par le Dieu créateur dans chacune de ses créatures et illuminée par Jésus-Christ, qui nous révèle que "Dieu est amour". L'appel de l'Église se présente comme une requête fondamentale de notre temps. Elle entend offrir les réponses qu'appellent les signes des temps en indiquant que l'amour réciproque entre les hommes est l'instrument le plus puissant de changement aussi bien au niveau personnel que social.

Cette mission que s'assigne l'Église l'identifie, selon Nietzsche, à l'État. À ce titre, elle est une menteuse : "L'Église (...) c'est une espèce d'État, et c'est la plus menteuse" (Nietzsche 169). Par cette affirmation, nous soulignons que ces deux institutions ont un destin commun : le mensonge. En quoi l'Église et l'État moderne sont-ils des menteurs ? Par quel processus, l'Église a-t-elle sombré dans le mensonge ? Est-elle par nature menteuse ? Notre hypothèse à défendre est de montrer que l'Église a coupé les liens avec la vérité, qu'elle est devenue monstrueuse, qu'elle n'incarne pas le bonheur de l'humanité. Pour atteindre cet

objectif, nous utiliserons les méthodes explicatives, critiques et démonstratives. Dans cet esprit nous montrerons dans un premier temps les similitudes de l'Église et de l'État moderne. Cette exposition tiendra compte de la forme et du fond de ces deux institutions. Dans un deuxième temps nous justifierons que le christianisme et l'État moderne fonctionnent selon des principes de vengeance et de ressentiment. Enfin nous terminerons en montrant les similitudes entre les prêtres et les hommes d'États.

## **1 – Similitudes, mensonges de l'Église et de l'État moderne**

L'État moderne marque une nouvelle période étatique. Celle-ci est liée au progrès, aux différentes mutations des sociétés. L'État moderne est donc "la caractéristique (...) pléthorique des formes de la transition" (Nietzsche 61). Ces différentes transitions ont permis à Rousseau à travers le *Contrat social*, de penser la démocratisation des affaires publiques. Cette démocratisation permet aux individus, dans l'État moderne, de se choisir des Autorités, des dirigeants. Ainsi nous avons le président de la République, les députés, les maires. Le président, en vertu, des pouvoirs des lois qui lui sont conférés nomme des ministres, des préfets, sous-préfets, des directeurs centraux, etc. Ceux-ci font exécuter le programme présidentiel pour, soi-disant, le bonheur du peuple. Pour d'éventuelles contradictions sociales, le président et son gouvernement se réunissent pour des mesures appropriées. À l'évidence l'État moderne serait pénétrée entièrement de rationalité, de liberté, d'humanisme.

Cette organisation, hiérarchisation de l'État moderne est similaire à la hiérarchisation dans l'Église. À l'instar du président dans l'État, le pape est vu comme le chef de l'Église. De même que le président est élu dans l'État moderne grâce au système de démocratisation, le pape est élu par les cardinaux. De même que le choix du président tire son fondement du Contrat

social, le choix du pape tire son fondement des paroles de Jésus à pierre : “ Tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église” (Mathieu16). Ainsi, il est considéré comme le successeur de saint Pierre. Le pape est le chef de l’État du Vatican. C’est un minuscule pays de 44 hectares, le plus petit du monde, qui permet de garantir l’indépendance de l’Église. Cela sous-entend que l’Église n’est pas une vue d’esprit, une illusion. Sa réalité est matérialisée par sa présence sur un territoire tout comme l’est l’État. Par le territoire, l’Église, pareil à un État, peut affirmer son autonomie, son indépendance, sa souveraineté. Le pape, tout comme le président de la République, sera le garant de la souveraineté du territoire.

Tout comme le président nomme ses collaborateurs, le pape nomme les autres évêques. De même que les collaborateurs du président veillent à l’application du programme présidentiel, les évêques, nommés par le pape, veillent, sous le regard du pape, à transmettre la foi des apôtres. Tout comme le Président œuvre pour l’unité de la nation, le pape veille à ce que les fidèles restent unis. Une telle similitude a amené Nietzsche, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, à affirmer ceci : “L’Église (...) c’est une espèce d’État, et c’est la plus menteuse ” (Nietzsche 169). Pour comprendre les mensonges de l’Église, il est nécessaire d’étaler les mensonges de l’État moderne. L’État moderne prétend œuvrer à l’épanouissement des hommes, ce qui n’est pas vrai car, “l’État surveille pour que la bête féroce (l’homme) ne dépasse pas les limites d’un égoïsme restreint à l’autoconservation” (Thomaz Brum 46-47). Il recèle le poison de l’impérialisme. “ L’État n’a d’intérêt qu’à sa propre richesse ; que Pierre soit riche et que Paul soit pauvre, cela lui est bien égal (...) l’un et l’autre ne sont rien à ses yeux ” (Marx, Engels 355). Le mensonge donc de l’État le plus significatif est son assimilation, sinon sa substitution au peuple dans sa totalité : “Moi, l’État, je suis le peuple ” (Nietzsche 66). À l’évidence “le pouvoir est séparé du peuple ” (F. Engels 7).

Tout comme les enseignements de l'État moderne sont faux, les enseignements de l'Église aussi relèvent de la fausseté. En effet, l'Église, selon elle, participe aux joies, aux espoirs, aux angoisses et aux tristesses des hommes. Elle est solidaire de tous les hommes. Elle se veut pour l'Humanité l'espérance la plus grande, qui active et soutient tout engagement de libération et de promotion humaine. Elle se proclame ainsi comme "la demeure de Dieu parmi les hommes". Dans le contexte de l'histoire du monde, elle s'identifie comme le salut de l'Humanité. Elle veut, par l'Évangile, féconder et fermenter la société. Il s'agit concrètement, pour elle, d'impliquer la société dans sa solitude missionnaire et salvatrice. La vie en société détermine la qualité de la vie et, les conditions où tous les individus se comprennent et décident d'eux-mêmes de leur vocation. Raison pour laquelle l'Église n'est en marge de rien de ce qui se choisit, se produit et se vit dans la société. Par l'Évangile, elle affiche, au nom du Christ, sa vocation à la communion des hommes. Cela veut dire qu'elle se donne l'efficacité de disposer et de cultiver aux hommes les pensées et les projets d'amour, de justice, de liberté et de paix. Elle se donne, donc, comme mission de construire une société de l'homme plus humaine, semblable au Royaume de Dieu. Ainsi, par sa doctrine, l'Église se propose d'assister l'homme sur le chemin du salut. Dans cette logique, elle veut que la parole de l'Évangile ne soit pas seulement écoutée, mais mise en pratique.

Dans cette voix, elle souhaite que l'homme corresponde au don du salut par toute sa vie de sorte qu'il n'abandonne rien à un milieu profane et mondain, qui serait sans importance ou étranger au salut. C'est pourquoi l'Église se donne le droit d'évangéliser, de faire résonner l'Évangile dans le monde complexe de la production, du travail, de l'entreprise, de la finance, du commerce, de la politique, de la jurisprudence, de la culture et des communications sociales, dans lequel vit

l'homme. En se donnant un tel droit, elle en fait un devoir : “ Car annoncer l'Évangile n'est pas un motif d'orgueil pour moi, c'est une nécessité qui s'impose à moi : malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile ! ” (La Bible, “Première Épître aux Corinthiens” 9). Cet avertissement que Saint Paul se lance lui-même, se comprend dans la conscience de l'Église comme un appel à parcourir toutes les voies de l'évangélisation, non seulement celles qui conduisent aux consciences individuelles, mais aussi celles qui conduisent aux institutions politiques.

Ces enseignements de l'Église sonnent très mal aux oreilles de Nietzsche. Il ne croit pas à la bonté de l'Église. Il ne croit pas à la bonté de la doctrine de l'Église. Il la résume en un ensemble de mensonge : “L'Église (...) c'est la plus menteuse” (Nietzsche 169). Si l'Église est une menteuse c'est parce que, par sa mission, à travers les prêtres, elle veut s'identifier comme une autorité civile. Ce qui est contraire à la nature même de l'institution ecclésiastique, car “ de toutes les religions, celle qui exclut le plus positivement les prêtres de toute autorité civile, c'est sans contredit celle de Jésus : Rendez à César ce qui est à César.—Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.—Mon royaume n'est point de ce monde” (Voltaire 323). En effet, en prenant à bras le corps toutes les affaires civiles, “l'Église actuelle aurait vendu son âme au monde (...), on voit [donc] mal comment l'Église serait fidèle à un Dieu “venu dans ce monde” ” (Valadier 62).

Son mensonge est de prétendre, comme l'État moderne, réaliser le bonheur de l'Humanité. Contre l'Église, Nietzsche affirme que “Dieu est mort”. Cette expression trouve son fondement avec Stendhal : “Peut-être même suis-je jaloux de Stendhal ? Il m'a ôté de la bouche le meilleur mot d'esprit d'athée dont j'aurais justement été capable : “la seule excuse de Dieu, c'est qu'il n'existe pas” ” (Nietzsche 79). Mais c'est avec Nietzsche que tout a commencé : “ Moi-même j'ai dit quelque part : quelle a été jusqu'à présent la plus grave objection contre l'existence ?

Dieu... ” (Nietzsche 79). Il est le premier à expliquer et faire comprendre la mort de Dieu. Mais cette mort de Dieu signifie-t-elle que l’avenir se joue dans l’athéisme ? Le philosophe de la volonté de puissance ne plaide pas pour un athéisme, car “ce philosophe en effet n’a jamais prétendu détrôner Dieu pour y installer le surhomme » (Valadier 64). Peut-on mener une existence privée de Dieu, de religion ? Vivant dans un monde miné par la douleur, le doute, l’inquiétude, l’homme a besoin de quiétude. Cette quiétude est le plus souvent donnée par la religion. Elle rassure l’homme face vicissitudes existentielles. Sans doute que “Dieu a voulu racheter les hommes, et ouvrir le salut à ceux qui le chercheraient” (Pascal 170). “ Sans un fondement en Dieu, une société se dissout, non point sur le champ, certes, mais par une sorte de désintégration lente et inexorable” (Valadier 42).

L’intention de Nietzsche n’est pas la désintégration de la société. Il invite, par la mort de Dieu, l’humanité à “ruminer”, prendre conscience et cesser de s’illusionner, à cesser de tourner les yeux vers le ciel, à cesser de pleurnicher en se faisant pitié. Dieu est mort, il ne peut pas répondre aux sollicitations des hommes. Ce désespoir dans l’attente de Dieu peut se comprendre avec Samuel Beckett à travers son œuvre intitulé *En attendant Godot*. En effet, dans cette œuvre, Beckett présente deux individus, Estragon et Vladimir en attente d’un certain Godot considéré comme leur espoir. Mais, malheureusement Godot ne viendra jamais pour assouvir leurs désirs. Dieu est similaire à Godot.

Si l’Humanité fonde sa confiance en Dieu, la déception sera grande. L’objectif de Nietzsche c’est d’amener les hommes à réfléchir : “ Ma tâche, préparer à l’humanité un instant de la plus grande prise de conscience ” (Nietzsche 120). La venue de Zarathoustra s’inscrit dans ce sens. Dans le prologue §2, nous lisons ceci : “ Lors tu portais ta cendre à la montagne, dans les vaux aujourd’hui veux-tu porter ton feu ? De l’incendiaire ne crains-tu le châtimeur ? ” (Nietzsche 20). En effet, quand



Zarathoustra partait sur la montagne, ses convictions présentes étaient devenues de la cendre. Ce qui voudra dire qu'il avait perdu espoir. À présent, le feu enflamme sa nouvelle croyance. L'action du feu marque un changement : " On le nommait Zarathoustra, mais il a bien changé " (Nietzsche 20). La cendre et le feu font penser au phénix dans *Les mythes d'Homère et la pensée Grecque* de Félix Buffière. Buffière nous contait l'histoire du phénix. Ce dernier quand il sentait sa mort venir, construisait un nid de branches aromatiques et d'encens. Il y mettait le feu et se consumait dans les flammes. Des cendres de ce bûcher surgissait un nouveau phénix. Zarathoustra est identifié à un phénix. Il brûle ses anciennes croyances : la croyance en Dieu. Le feu qui enflamme sa nouvelle croyance est l'avènement du Surhomme.

De sa nouvelle personne Zarathoustra vient vers les hommes pour leur donner le feu qui enflamme. Ce feu symbolise la lumière. D'où l'amour de Zarathoustra pour l'Humanité. Ce feu, cette lumière que Zarathoustra vient donner aux hommes n'est pas l'amour comme le feu du Christ dans l'évangile de Luc (12) : " C'est un feu que je suis venu apporter sur la terre, et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé !". La lumière qu'apporte Zarathoustra se résume au Surhomme : "Je vous enseigne le surhomme" (Nietzsche 22). Cet enseignement est la conséquence de la mort de Dieu. "Dieu est mort", donc les enseignements de Jésus et de ses disciples deviennent, pour l'Humanité, du poison. Ils deviennent des empoisonneurs d'hommes : "N'ayez foi en ceux qui d'espérances supraterrrestres vous font discours ! ce sont des empoisonneurs, qu'ils le sachent ou non !" (Nietzsche 22). L'enseignement du Christ qui consiste à faire croire aux hommes à l'existence de Dieu est un mensonge. Ni l'au-delà, ni l'enfer n'existent. Par conséquent les hommes doivent rester attachés à la terre : "Je vous conjure, mes frères, à la terre restez fidèles" (Nietzsche 22). Le plus grand crime, à présent, c'est d'outrager la terre et

d'estimer Dieu plus que le Surhomme, le ciel plus que la terre. Le christianisme regarde le corps avec mépris pour le salut de l'âme. Par contre, pour Zarathoustra, le corps doit être valorisé. L'âme est pauvreté, souillure, pitoyable contentement. L'intention du prophète Zarathoustra est de proposer une nouvelle vertu, une nouvelle compassion. Elle consiste, pour Zarathoustra, à mépriser le bonheur chrétien qui est plein de dégoût. C'est un bonheur stérile, pauvre, chargé de mensonge.

Nietzsche stigmatise les tympanons et les prêcheurs de carême : “ Faut-il donc cliqueter comme tympanons et comme prêcheurs de carême ? ” (Nietzsche 26). Que peut bien faire un pêcheur de carême si ce n'est demander l'aumône, la pénitence et la prière. Toutes ces choses personne ne prête oreille. C'est le principe des derniers hommes. Les derniers hommes sont les chrétiens. Ils sont méprisables : “Je leur veux parler de ce qui est le plus méprisable ; or c'est le dernier homme” (Nietzsche 26). Le Christ affirme : “ Je ne suis pas venu abolir la loi ”. Cette loi se résume en dix vérités : Les dix commandements de Dieu contenus dans le décalogue (Exode 20). Pour Zarathoustra, obéir à ces lois, c'est une bonne fatigue, du pavot pour l'âme. Pour Nietzsche les chrétiens inventèrent leurs stratagèmes, leurs petits breuvages sanglants. En se projetant au ciel et en croyant en l'âme, ils s'imaginaient être délivrés de leur corps et de cette terre, ces ingrats. Mais ils devaient le spasme et la joie de leur délivrance à leur corps et à la terre.

En incorporant le mensonge, l'Église tout comme l'État moderne, enseigne de fausses valeurs, des valeurs mensongères. Ainsi, elle et l'État moderne sont identiques, voire complices. Ils “ marchent la main dans la main ” (Nietzsche 139). Hegel, dans les *Principes de la philosophie du droit* fait comprendre ceci : “On peut encore mentionner l'unité de l'État et de l'Église, condition dont on a beaucoup parlé dans les temps modernes et qu'on a posée comme idéal suprême ” (Hegel 297). Il montre par-là la nécessité de la complicité entre l'État et l'Église dans la

modernité. Son intention est de faire savoir que l'unité de ces deux institutions est judicieuse. Toutes deux, "main dans la main", participent à l'harmonie sociale, à la "compréhension qui est tacitement à l'œuvre dans la société" (Canto-Sperber 824). Nietzsche, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, proteste contre cette conception hégélienne. Pour lui, "l'Église (...) c'est une espèce d'État, et c'est la plus menteuse" (Nietzsche 169). Voici exposé toute l'essence décadente de l'Église et de l'État dans leur complicité.

En pratique, quand on évoque les relations entre Église et État, on se réfère aux relations entre le christianisme et les gouvernements. Celles-ci se traduisent par l'amour des gouvernants pour le christianisme : "Nos hommes d'États, qui sont pourtant une espèce d'hommes dénués de préjugés et foncièrement anti-chrétiens dans leurs actes, se proclament aujourd'hui encore chrétiens et vont à la Sainte Table". La Sainte Table est le lieu devant l'autel dans une église où les fidèles reçoivent l'eucharistie. En recevant l'eucharistie symbole du corps du Christ, les hommes d'État consomment le poison de la morale chrétienne qui a pour nom le pardon, la pitié, l'égalité, la charité. Ainsi, l'État moderne, en tant que complice de l'Église, épouse les mêmes valeurs. Raison pour laquelle, il n'est pas rare d'entendre, dans les États, parler d'égalité de tous les citoyens, de transparence dans la gestion des affaires politiques.

De cette complicité, Nietzsche affirme que "la croyance à un ordre divin des choses politiques, à un mystère dans l'existence de l'État, est d'origine religieuse" (Nietzsche, 139). L'Église et l'État moderne ont donc des liens très solides. Dans cette logique, l'homme politique peut prendre appui sur les fondements de la religion pour agir, exploiter le peuple. On peut citer en exemple le fameux discours du roi Léopold II (roi des belges), prononcé en 1883 devant les missionnaires se rendant en Afrique. Dans ce discours il donne une orientation de l'évangélisation en Afrique : "cette évangélisation doit

s'inspirer avant tout des intérêts de la Belgique et de l'Europe". Ainsi, les missionnaires doivent user de la connaissance de l'évangile [pour] trouver facilement des textes recommandant aux fidèles d'aimer la pauvreté, tel par exemple : "heureux les pauvres car le Royaume des cieux est à eux", " Il est difficile au riche d'entrer au ciel". Vous ferez tout pour que les Nègres aient peur de s'enrichir pour mériter le ciel (...). Vous devez les détacher et les faire mépriser tout ce qui leur procure le courage de nous affronter. Je fais allusion ici principalement à leurs fétiches de guerre, qu'ils ne prétendent point ne pas les abandonner et vous mettez tous à l'œuvre pour les faire disparaître (...).

"Main dans la main" l'État moderne et l'Église mettent en place, de façon astucieuse, un système d'exploitation dans les Églises. Ce système d'exploitation est dévoilé par le roi Léopold II : "Faites-leur payer une taxe chaque semaine à la messe de dimanche. Utilisez ensuite cet argent prétendument destiné aux pauvres et transférez ainsi vos missions à des cendres commerciales florissantes". Ces propos du roi Léopold II laisse suffisamment et aisément comprendre que les quêtes instituées dans les Églises n'ont rien de divin. Elles répondent à un besoin d'exploitation de l'homme pour assouvir des intérêts égoïstes. Cette exploitation a pris aujourd'hui une dimension exagérée dans les Églises : une quête ne suffit plus ; trois quêtes, minimum, sont instaurées par messe. Sous le poids de l'ignorance, les fidèles obéissent aveuglement, espérant avoir le salut ou les bénédictions de Dieu. Marx ne laissait-il pas comprendre que la religion est l'opium du peuple ? Malheureusement ce message semble passer difficilement. Car les hommes minés par les problèmes existentiels continuent de croire aux mensonges de l'Église. Tout comme l'État ne peut se passer des taxes et des impôts pour sa survie, les quêtes sont pour les Églises une nécessité à leur fonctionnement. Mais ces sommes collectées vont servir aux intérêts machiavéliques de

ces institutions. D'où la poussée des Églises comme champions : l'Église est une source pour devenir riche.

C'est la religion qui donne force d'existence à l'État moderne : "La religion disparaît-elle, l'État perdra inévitablement son antique voile d'Isis et n'éveillera plus le respect" (Nietzsche 139). L'État a intérêt à maintenir cette complicité sinon si l'Église "commence à périr, le fondement de l'État sera aussi ébranlé" (Nietzsche 139). Cependant, cette conception semble s'opposer à ces propos : "L'État souverain moderne s'est établi en écartant le fondement religieux" (Valadier 50). Toute porte à croire ici que dans la modernité l'Église et l'État moderne se sont développés distinctement. Cela sous-entend que l'émergence de l'État moderne n'a pas eu l'assentiment du religieux. Son fondement, sa nature, son essence n'a rien de religieux. Selon les philosophes du contrat (Hobbes, Locke, Rousseau), l'État est fondé sur la base d'un contrat social. La conception nietzschéenne de la complicité de l'État et de la religion semble s'effriter. Mais cet effritement n'est-il pas en apparence ?

Même s'ils se sont développés distinctement, l'Église et l'État moderne ont, au cours de l'histoire, fini par se rapprocher. Ce rapprochement signifie complicité. Ce n'est pas une complicité pour le bien de l'homme, mais pour son mal, son exploitation. Tous ne peuvent pas comprendre cela, car cette complicité "n'est qu'un grand trompe-l'œil" (Nietzsche 142). Pour Nietzsche, seules les personnes dotées d'une faculté de rumination peuvent comprendre. Car, dans leur lente réflexion, ils finiront par s'en rendre compte des liens solides entre l'État et l'Église. De leur relation, ces deux institutions propagent le mensonge, la décadence humaine. La décadence est une "suite de transformations de sens inverse à celles qui constituent le progrès" (Lalande 202). Leurs enseignements sont contraires au progrès, au bonheur de l'Humanité.

Dans son idéal ascétique, l'Église calomnie le corps, condamne la sexualité, déprécie la terre au profit du ciel. Ces différents enseignements mensongers n'ont fait qu'inspirer à l'Humanité une haine de la vie, un pessimisme sombre entaché de suicide. À ce titre, sa morale est dégoûtante, méprisante. Dans ces conditions, il serait sage de "ne pas aller dans les Églises si on veut respirer un air pur" (Nietzsche 69). Pour Nietzsche, l'institution ecclésiastique est incapable, comme l'État moderne, d'actualiser les vraies valeurs dans cette vie, les valeurs prônées par le surhomme. Ces valeurs se résument en l'affirmation de la volonté de puissance. Une telle attitude ne peut qu'engendrer une morale d'esclave. Cette morale esclavagiste a pour résultat le ressentiment, la vengeance des faibles contre les forts. Le but de l'Église est de maintenir l'homme dans une stagnation mentale. C'est une telle morale du ressentiment qu'on observe dans le christianisme.

## **2- Le ressentiment, fondement du christianisme**

Le terme "Ressentiment" vient de l'ancien français "recentement". Il signifie le fait de se souvenir avec rancune. Ce souvenir est marqué par le préfixe "re". Il indique un mouvement en arrière vers le passé. Il prend alors le double sens d'un "sentiment de souffrance" et d'un "se souvenir en retour". Le ressentiment est donc un sentiment du passé en tant qu'il a fait souffrir et qu'il fait souffrir encore. C'est le fait de se souvenir avec rancune des torts qu'on a subis. Une telle définition amène Barbara Stiegler (349) à affirmer ceci : "Le terme de "ressentiment" que la langue allemande emprunte au français, ne signifie pas d'abord la dimension passive du sentiment, mais un mode précis de temporalisation et une modalité singulière de la mémoire". Le ressentiment est un sentiment qui se souvient avec rancune, qui veut que le passé ne soit pas passé et qui affabule l'avenir. Le ressentiment est ce que Nietzsche appelle

“l’esprit de vengeance”. Pour lui, le ressentiment correspond à la morale chrétienne. La prédication de Saint Paul invente une façon nouvelle de moraliser, “ une morale de tchandala née du ressentiment ” (Nietzsche 102). Ce même ressentiment est à l’œuvre dans modernité étatique. Car, selon Nietzsche, “L’État nous menace de châtement et de vengeance” (Nietzsche 94). L’Église et l’État moderne ont donc développé et adopté au cours de leur complicité un même principe : le ressentiment.

En cultivant le ressentiment, le christianisme garde une mauvaise attitude envers l’homme. Il l’humilie, le considère comme un être enclin au péché et déchu. Dans cette logique, le christianisme exhorte l’homme à l’humilité et à l’obéissance. Ainsi, il sape l’énergie humaine par la crainte du péché. Dorénavant les hommes recherchent le christianisme parce qu’ils ont peur. Dans cette voix, le christianisme conduit l’Humanité sur le chemin du dangereux. : maintenir l’homme dans la crainte, la peur. La vie devient pour l’homme synonyme de crainte, de petitesse. Installer la crainte dans la vie d’un homme est le pire des crimes pour toujours, car l’individu dit non à la vie pour toujours. Il reste inférieur toute sa vie. Il reste lâche tout le long de sa vie.

Celui qui est rempli par exemple de la crainte d’une vie future en enfer ne peut se libérer d’une anxiété. Il en est ainsi même si la personne comprend de manière rationnelle que le paradis et l’enfer sont des mythes fondés uniquement sur des espoirs et des craintes humaines. Ainsi, avec le christianisme, l’homme se déchire par les fausses croyances, par des superstitions, par des frayeurs de toutes sortes, par des complexes morbides. L’homme se tyrannise par la conscience de la faiblesse, et le ressentiment gagne du terrain. Toute cette négativité a vu le jour parce que “c’est sur un terrain à ce point faux (...) qu’a poussé le christianisme, forme d’hostilité à mort contre la réalité qui n’a pas été jusqu’ici surpassée” (Nietzsche 75). En poussant, en prenant racine sur un terrain faux, le christianisme fait émerger

de fausses valeurs, des valeurs opposées à l'existence, des valeurs malsaines. Au nombre de ces valeurs, Nietzsche inclut la compassion. Celle-ci est le "sentiment qui porte à plaindre et partager les maux d'autrui". La compassion vise le partage et l'égalité. Dans cette perspective, elle répond aux enseignements du christianisme. Les enseignements du christianisme privilégient la moralité sur l'immoralité, le bien sur le mal, l'altruisme sur l'égoïsme, l'universalité sur la particularité. Le christianisme nous interpelle à considérer notre prochain comme nous-mêmes. Ce que Nietzsche réfute car, le christianisme ne reconnaît pas la sélection, condition du développement de l'Humanité. Dans cette logique la compassion c'est-à-dire "la pitié barre dans son ensemble la loi de l'évolution, qui est la loi de la sélection" (Nietzsche 49). La pitié est l'opposée des émotions toniques qui élèvent la volonté de puissance. Elle a un effet déprimant. Elle ne peut faire qu'amplifier la déperdition des forces humaines. La pitié chrétienne est vue comme la négation de la vie. À ce titre, "la pitié est la pratique du nihilisme" (Nietzsche 50). Le nihilisme est l'expression d'une volonté de néant qui déprécie la vie par rapport à la fiction de valeurs supérieures à la vie, de valeurs transcendantes. C'est le nom le plus général de la victoire des forces réactives, de la négation de la vie. À partir de cette définition Nietzsche fait savoir ceci : "Rien n'est plus malsain, au milieu de notre malsaine modernité que la pitié chrétienne" (Nietzsche 50). En dénonçant, en blâmant la pitié chrétienne, Nietzsche s'attaque à l'amour propagé dans le christianisme. Pour lui cet "amour est l'état où l'homme voit le plus les choses telles qu'elles ne sont pas. La force d'illusion y est à son comble, ainsi que la force d'adoucissement, de transfiguration" (Nietzsche 68). Un tel amour est, pour Nietzsche, contre nature. En effet, contrairement aux lois de la nature, axées sur la sélection, le christianisme affirme que les derniers seront les premiers, et les premiers les derniers. Cette conception chrétienne bouleverse de



fond en comble tous les principes de la hiérarchie naturelle. Cette hiérarchie naturelle veut que les plus forts dominent les plus faibles. Cela sous-entend que dans la nature “ on ne doit assurément pas sa propre existence précisément à la tolérance, à la philanthropie ” (Nietzsche 59). Les principes du christianisme vont donc contre l’ordre naturel. Dans cette perspective, le christianisme ne rend pas témoignage à la vérité. Cela s’explique par “la somme de malhonnêteté que l’on commet toujours du haut des chaires protestantes, la grossièreté avec laquelle le prédicateur exploite le fait avantageux que personne ne peut lui couper la parole, la façon dont la Bible est accommodée à toutes les sauces et dont l’art de lire de travers est inculqué dans les règles du peuple ” (Nietzsche 92). Cette lecture de travers de la Bible s’explique par l’esprit de ressentiment du christianisme. Pour Nietzsche, “celui qui ne va jamais à l’église ” (Nietzsche 92) peut prendre conscience de cela car, il ne s’est pas laissé endoctriner, empoisonné par les mensonges du christianisme. Un tel individu garde encore la lucidité de l’esprit pour percevoir, clairement, le ressentiment qui se développe dans le christianisme. Par contre, “celui (...) qui va toujours à l’église peut le sous-estimer” (Nietzsche 92). Il peut sous-estimer que dans le christianisme il y’a du ressentiment, parce qu’il a fini par être endoctriné par le christianisme. Par conséquent il ne réfléchit plus, il est aveuglé. Aucune remise en cause ne l’anime. Il est semblable à l’âne qui prend sa charge sans réaction. Le christianisme se venge contre la nature. Ainsi, il va chanter que notre monde, notre terre est foncièrement mauvaise. Par conséquent il faut blâmer la terre et ses valeurs. Le christianisme invite l’homme à accepter d’être dans le monde sans être du monde. De la sorte, l’homme va se haïr. Il va blâmer son corps et la terre pour rechercher l’arrière monde, le paradis. Contre une telle morale du ressentiment, Nietzsche proclame la fidélité à la terre et à ses valeurs : “À la terre restez fidèles, mes frères, par

la puissance de votre vertu ! Que votre amour prodigue et votre connaissance servent au sens de la Terre” (Nietzsche 101).

Le comble de la haine des faibles, selon Nietzsche, est leur jouissance future de voir les impies, les méchants damnés. Cette croyance aveugle à la fausse bonté future se traduit par le fait que “le christianisme a un flair de chasseur pour détecter tous ceux qui, par un biais quelconque peuvent être acculés au désespoir ” (Nietzsche 74). Nietzsche indexe là les faibles, les esclaves, les désespérés de la vie, ceux qui renoncent à eux-mêmes, les derniers hommes. Il s’agit des chrétiens. Le philosophe de la volonté de puissance estime donc que les chrétiens sont des esclaves, des vaincus de la vie. Sous l’emprise de leur faiblesse, ils ont inventé l’au-delà avec son paradis et son enfer pour compenser leur misère ; ils ont forgé le mythe du salut de l’âme parce qu’ils n’avaient pas la santé du corps. Ils ont inventé le paradis pour pouvoir calomnier celui-ci et le salir. Ils ont forgé la fiction du péché parce qu’ils ne pouvaient participer aux joies terrestres de la pleine satisfaction des instincts : “Ce furent malades et moribonds qui méprisaient le corps et la terre et se sont inventés le céleste et les rédemptrices gouttes de sang (...) ! De leur misère ils se voulaient échapper” (Nietzsche 43). Ainsi, pour Nietzsche, les chrétiens baignent dans l’illusion du bonheur. L’illusion engendrée par le monde chrétien développe le ressentiment.

Le ressentiment se voit dans le christianisme non seulement à découvert, mais aussi sous le faux aspect du bien. D’où la ruse du christianisme. Les astuces du christianisme ont pour nom : la foi, l’amour et l’espérance : “Voici pour les trois vertus chrétiennes, la foi, l’amour, l’espérance : moi, je les appelle les trois astuces chrétienne” (Nietzsche 68). Par la foi, le christianisme fait croire aux hommes qu’il y’a un sauveur (Dieu) qui les assistera dans le moindre de leur problème. De la sorte, pour le christianisme, la foi devient une nécessité et par

conséquent “il faut jeter le discrédit sur la raison, la connaissance, la recherche intellectuelle” (Nietzsche 68). L’amour est le moyen utilisé par le christianisme pour faire croire aux hommes que Dieu leur réserve le paradis. D’où la nécessité du partage, des prières, des louanges comme des passages obligés pour le salut, le paradis. Selon Nietzsche l’espérance se justifie par le fait que les faibles désirent aussi, un jour, pouvoir être les forts. Ne pouvant l’être en cette vie terrestre, ils espèrent l’être au paradis. Tel est le sens de l’intensification des prières, des louanges et des jeûnes. C’est dans cette logique que Nietzsche écrit ceci : “ L’espérance violente est un stimulant de la vie bien plus grand que n’importe quel bonheur particulier qui se produit effectivement” (Nietzsche 68). Par cette espérance violente, les chrétiens ne peuvent croire à un bonheur terrestre. Le but du christianisme est de “maintenir les souffrants par une espérance à laquelle on ne puisse opposer aucune réalité” (Nietzsche 68). Par cette méthodologie, le christianisme ne fait que renforcer le ressentiment des chrétiens envers cette existence terrestre. Pareil à l’État moderne qui use d’un discours idéologique pour tromper le peuple, le christianisme détourne les hommes de leur existence terrestre en leur faisant croire à des mythes d’un bonheur céleste. Tout comme l’État moderne, le christianisme professe des mensonges pour pêcher les hommes. Tout comme le pêcheur qui attire les poissons par des appâts, le christianisme et l’État moderne attirent les hommes par le mensonge. Le mensonge constitue leur appât. Cela n’est pas surprenant. Tout comme le christianisme, l’État moderne revendique sa grandeur et sa puissance de Dieu : “ “Sur Terre rien n’est plus grand que moi ; de Dieu je suis le doigt qui ordonne” ” (Nietzsche 67). C’est bien là un mensonge car, Dieu est mort, il n’existe donc pas. Par conséquent, il ne peut octroyer une quelconque puissance à un homme ou à une institution. Cette inexistence de Dieu est confirmée par le Curé Jean Meslier dans son *Testament*.

Il réduit les histoires de la montée de Jésus au ciel à des fables. Il estime que les “Apôtres se sont vantés faussement d’être inspirés de Dieu lorsqu’ils écrivaient leurs Évangiles” (Meslier 135). L’inexistence de Dieu est confirmée à l’époque contemporaine par Jean Paul Sartre : “ L’existentialisme athée, que je représente, est plus cohérent. Il déclare [que] Dieu n’existe pas” (Sartre 29). Par conséquent l’homme est délaissé à lui-même. Désormais l’homme doit se battre, prendre courage car, “la guerre et le courage ont plus fait de grandes choses que l’amour du prochain” (Nietzsche 65). Nietzsche nous invite à nous démarquer des mensonges de l’Église. L’homme doit se faire confiance tout acceptant de lutter. Tel est le sens de la guerre dont il évoque. Il ne s’agit donc pas d’une guerre au sens militaire du terme. Le christianisme agit comme un arnaqueur en nous plongeant dans l’illusion pour mieux profiter de nous. L’inconvénient c’est que l’homme va se venger contre cette vie terrestre qu’il va concevoir comme le lieu de malédiction. Derrière cette pratique démoniaque du christianisme se cache les prêtres.

### **3 - Les prêtres : les pseudos médecins de la société moderne**

La critique nietzschéenne du christianisme rencontre la figure des prêtres. Celle-ci est fortement et clairement exposée dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, *l’Antéchrist* et *la Généalogie de la morale* (troisième dissertation). Que doit représenter le prêtre dans une communauté ? “Un bon prêtre doit être le médecin des âmes” (Voltaire 324). Malheureusement, pour Nietzsche, cet idéal de prêtre bon n’est pas de notre société moderne. Pour lui, l’État n’est pas le seul monstre de la modernité. Il y a même pis, les prêtres. Ils sont, à ses yeux, “ les monstres les plus vilains” (Nietzsche 119). “Vilains” exprime ici le caractère sadique, cynique des prêtres. En effet, face à la misère, à la maladie dont souffre l’homme, le prêtre se présente comme un médecin, un

sauveur : “Le prêtre ascétique doit être pour nous le sauveur prédestiné, le pasteur et le défenseur du troupeau malade : c’est ainsi seulement que nous pourrions comprendre sa prestigieuse mission historique” (Nietzsche 189).

Le prêtre doit jouer, pour son malade, le rôle de médecin : “Il a au titre de médecin” (Nietzsche 196). Car “il est source de vie dans l’Église” (Cardinal E. Suhard, 1947 :18). À priori, Il est donc évident de reconnaître “qu’une cité sans prêtres est une cité morte, une civilisation (...) sans achèvement” (Cardinal E. Suhard 3). La précision sur la fonction du prêtre est nécessaire parce que “le prêtre est souvent méconnu par les siens” (Cardinal E. Suhard 2).

Mais contrairement au médecin ordinaire qui sauve des vies, les prêtres ascétiques, pour Nietzsche, ne sont pas des sauveurs, ils aggravent la maladie des hommes. C’est la raison pour laquelle dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, il les identifie comme des “méchants ennemis” (F. Nietzsche 118). Leur méchanceté est mise à nu par le fait même qu’ils ont cloué Jésus Christ à la croix : “Et d’autre manière ils ne surent aimer leur Dieu qu’en clouant l’homme à la croix !” (Nietzsche 119). Dès ce moment le prêtre a éloigné de son être son humanisme pour devenir monstrueux, inhumain comme l’homme d’État. Tout comme ce dernier qui a coupé les liens avec l’humanisme, le prêtre “avale et dévore tout” (Nietzsche 119). Dans cette logique, Nietzsche perçoit les enseignements des prêtres comme une “fausse lumière” (Nietzsche 119). Les enseignements du prêtre sont une pseudo lumière, ils brillent ténébreusement, ils sont synonymes de la mort. Le prêtre “tue” par ses enseignements. Car, il fait accepter aux malades leur état en changeant la direction du ressentiment, lequel ne s’exerce plus contre les forts mais contre soi : “ “Je souffre : certainement quelqu’un doit être la cause”. Ainsi raisonnent toutes les brebis malades. Alors, leur berger, le prêtre ascétique, leur répond : “c’est vrai, ma brebis, quelqu’un doit être cause de cela : mais tu es toi-même cause de

tout cela–tu es toi-même cause de toi-même ! (...) La direction du ressentiment est changée” (Nietzsche 193). Dans cette logique on peut dire que le prêtre, par ses pouvoirs, est source de mort dans l’Église, l’État moderne. “Sa responsabilité sans égale, c’est qu’il reste libre d’user, quand il le veut” (Cardinal E. Suhard 2). Le prêtre est un moyen utilisé par l’instinct guérisseur de la vie. Mais il s’agit moins de guérir les malades que de les rendre inoffensifs et de les séparer des biens portants : “Il a à défendre son troupeau contre qui ? Contre les biens portants assurément, mais aussi contre l’envie qu’inspirent les biens portants” (F. Nietzsche 190).

Le prêtre est un faux médecin. Nietzsche ne peut qu’être opposé à eux : “Il est indispensable que nous disions ici qui nous ressentons comme notre opposé : Les théologiens et tout ce qui a du sang de théologie dans les veines” (Nietzsche 20). À ces théologiens, il faut inclure les pasteurs, les imams et autres serviteurs de Dieu. Leurs missions sont identiques à celle du prêtre : mentir aux malades en les consolant de leurs douleurs. Les mensonges des hommes religieux pose le problème de la crédibilité de la religion. La religion ne relèverait-elle pas de l’illusion ? Voltaire fait savoir ceci : “Une religion vraie doit être pour tous les temps et pour tous les lieux ; elle doit être comme la lumière du soleil, qui éclaire tous les peuples et toutes les générations” (Voltaire 328). Dans la perspective de Voltaire, les religions doivent tracer pour l’Humanité le chemin du bonheur. Mais la nature dogmatique des religions contredit leur quête de bonheur : les religions seraient des accoucheuses d’illusions. C’est ce que semble expliquer Freud. Pour lui, les religions qui “se donnent pour des dogmes, ne sont pas des précipités d’expériences ni des résultats d’une pensée, ce sont des illusions” (Freud 78). Pour lui, “Ce qui reste caractéristique de l’illusion, c’est qu’elle dérive de désirs humains” (Freud 79-80). En effet, selon le père de la psychanalyse c’est l’effrayante impression de désarroi chez l’enfant qui a suscité le désir de

protection – protection par l’amour – qu’a comblé le père, et que c’est la notion de la persistance de ce désarroi tout au long de la vie qui a fait se raccrocher à l’existence d’un père – mais désormais plus puissant. Du fait de l’action bienveillante de la providence divine, l’angoisse devant les dangers de la vie est apaisée, l’instauration d’un ordre éthique du monde assure que s’accomplisse l’exigence de justice restée si souvent inaccomplie au sein de la civilisation humaine, le prolongement de l’existence humaine par une vie future fournit le cadre spatial et temporel dans lequel sont censés avoir lieu ces accomplissements de désirs. (Freud 78).

La religion pour Freud obéit à une logique de désir et non à une logique de vérité : d’où son caractère illusoire. Le prêtre va se fonder sur le caractère illusoire de la religion pour ne pas combattre la cause de la maladie des hommes ; il ne va pas supprimer la douleur, mais seulement adoucir la douleur qui en résulte : Nous avons déjà vu combien peu de droits il a au titre de médecin, quoiqu’il mette tant de complaisance à se regarder comme “sauveur” et à se laisser vénérer comme tel. Il ne combat que la douleur même, le malaise de celui qui souffre, et non la cause de la maladie, non la véritable cause de la maladie, non le véritable état maladif (...). L’adoucissement de la souffrance, la “consolation” sous toutes formes, c’est sur ce domaine que se révèle son génie” (Nietzsche 196).

Le prêtre est donc un consolateur. En tant que tel son “activité humaine travaille (...) pour influencer et convertir les fidèles” (Cardinal E. Suhard 21). Le prêtre apparaît comme le médecin de cette vie malade. Mais un médecin qui a compris qu’il ne peut conserver son pouvoir qu’en empoisonnant en même qu’il feint de soigner, car son pouvoir n’existe que tant que dure la maladie. “À partir de ce moment, toutes les circonstances de la vie sont ordonnées de telle façon que le prêtre est partout indispensable” (Nietzsche, 39). Ainsi, le prêtre doit entretenir le travail pathogène du ressentiment. C’est pourquoi “le prêtre (...) ne doit

pas être opposé aux fidèles” (Cardinal E. Suhard 21) de l’Église. Le prêtre doit entretenir le ressentiment en le déviant : il faut persuader le malade qu’il est malade par sa propre faute. Le prêtre doit persuader le malade qu’il est “une sorte de porte-parole de l’“essence” des choses, un téléphone de l’au-delà” (Nietzsche 153).

Il faut que le malade veuille sa maladie. Dans cette logique, le prêtre doit se rendre “fort, plus maître de lui-même que des autres, inébranlable dans sa volonté de puissance, afin de posséder la confiance des malades et d’en être craint, afin d’être pour eux un soutien, un rempart, une contrainte, un instructeur, un tyran, un Dieu” (Nietzsche 90).

Ainsi, selon Nietzsche, les prêtres sont ceux qui mettent leur volonté pour la mort des hommes : “Jusque dans leurs discours je flaire encore le vilain relent de sépulcres” (Nietzsche 119). En se faisant passer pour le député auprès de Dieu, le prêtre ne fait que faire souffrir le troupeau humain. Son intention est de partager avec celui-ci son expérience de souffrance : “Beaucoup d’entre eux ont trop souffert, - c’est pourquoi ils veulent faire souffrir les autres” (Nietzsche 1971 :118). Cette révélation de Nietzsche se comprend comme une mise en garde pour l’Humanité vis-à-vis des prêtres, car il en a lui-même fait l’expérience de la souffrance avec ces derniers : “Avec eux (...) j’ai souffert” (Nietzsche 118).

Il faut se souvenir que Nietzsche a été élevé dans un milieu chrétien ; il connaît très bien les religieux, les prêtres dans leur mensonge. Il peut donc affirmer que c’est un mensonge de croire que le prêtre est un envoyé, un messager, un chargé de pouvoir officiel de Dieu auprès des hommes. Pour le philosophe de la volonté de puissance “le prêtre, abuse du nom de Dieu pour gagner les âmes” (Nietzsche 38). Au lieu d’être des véritables sauveurs, les prêtres deviennent ceux qui condamnent l’homme. En ce sens, ils deviennent désolants au regard de Nietzsche : “Me désolent ces prêtres” (Nietzsche 118). Les prêtres rendent



l'homme étranger à sa propre personne, en inculquant à celui-ci la haine de sa personne et de la vie. En fin de compte, les prêtres sont devenus dégoûtants : “Ils choquent aussi mon goût” (Nietzsche 118).

Pour Nietzsche, l'homme doit tendre vers le surhomme. Telle est la mission de Zarathoustra. Il invite les hommes à œuvrer afin de devenir des surhommes. Ce que le prêtre ne peut enseigner aux hommes : “Le prêtre (...) se refusera toujours au rôle de “surhomme” ” (Cardinal E. Suhard 27). Cela signifie que le prêtre ne peut enseigner le dépassement de soi. Il ne peut que, par le mensonge, maintenir l'homme dans la faiblesse comme le fait l'homme d'État.

N'étant pas un surhomme, le prêtre ne peut pas être un sauveur : “Le prêtre n'est pas un “surhomme”, le messie des temps nouveaux” (Cardinal E. Suhard 26). Dans cette logique, les prêtres ne représentent que des dangers pour notre modernité. Leur esprit, selon Nietzsche, est fait de trou, représentant leur délire : “De trous était fait l'esprit de ces rédempteurs ; mais en chaque trou ils avaient mis leur délire, leur bouche-trou qu'ils ont appelé Dieu” (Nietzsche 119). Ce sont en vérité des ignorants qui n'ont jamais fait l'expérience de la vraie connaissance : “Au vrai, sur les tapis de la connaissance, jamais eux-mêmes n'ont cheminé !” (Nietzsche 119).

La vraie connaissance, c'est le surhomme : “Voyez, je vous enseigne le surhomme ; lequel est cet éclair, lequel est ce délire !” (Nietzsche 24). Qu'enseignent les prêtres ? bien évidemment le mensonge. Les prêtres sont donc des menteurs. Ils évoquent un faux dieu pour distraire, fatiguer l'Humanité. Pour Nietzsche, il faut que l'Humanité comprenne cela en tournant dos à ce dieu illusoire des chrétiens. C'est bien ce qu'il a fait lui-même en proclamant joyeusement la mort de Dieu. Le message de Zarathoustra se comprend comme un rachat aux âmes égarées : “Et voulez-vous trouver le chemin de la liberté, par de plus grands encore que ne furent tous rédempteurs, il faut

mes frères, que vous soyez rachetés !” (Nietzsche 119). Le rachat peut se comprendre comme l’appel d’un abandon : abandon des fausses idoles enseignées par les prêtres. Nietzsche veut inculquer à chacun la volonté de puissance, gage de la liberté et du bonheur des hommes.

Les prêtres, ces “ouailles”, n’ont su interpréter fidèlement les Écritures saintes. Ils se sont écartés de l’esprit de ces Écritures. La conséquence c’est que l’homme est devenu malheureux : “Le malheur tient à ce qu’on s’est éloigné de l’“Écriture sainte” ” (Nietzsche 74). L’homme est devenu malheureux, car il ne parvient pas à faire rejoindre l’idéal et la réalité. Il vit ainsi dans la déperdition : “ C’est déchirer que veut votre soi, et c’est pourquoi vous êtes devenus des contempteurs du corps ! Car de créer au-dessus et au-delà de vous-mêmes n’êtes plus capables” (Nietzsche 46). Le prêtre n’a fait que défigurer, caricaturer l’homme ; il a éloigné l’homme de son essence humaine. La morale inculquée à l’homme par le prêtre, ploie ce dernier sous le fardeau de sa culpabilité : il devient lâche, faible. Ainsi, “ le chrétien travaillé par un désir œcuménique de compréhension universelle en vient à perdre le sens de son identité” (Valadier 42).

Si la morale du prêtre est essentiellement culpabilisante, c’est parce qu’elle divise la réalité en opposant l’être et le devoir. Elle veut régenter le devenir en le soumettant à ses lois. De la sorte, la morale inculquée par le prêtre devient une contrainte, “une longue contrainte” (F. Nietzsche 142). Elle nie donc le développement spontané de la vie ; elle est contre la vie, contre nature. Aussi condamne-t-elle l’excès, la passion, le corps caractéristique de la volonté de puissance. La morale du prêtre signifie la haine de la vie, elle engendre l’obligation et l’interdit et s’acharne par des condamnations de toute sorte contre les forces vitales. C’est la raison pour laquelle, aux yeux de Nietzsche, “le prêtre dévalorise, désacralise la nature” (Nietzsche 39). La volonté de puissance qui prend chez le prêtre

la forme d'un appétit de domination est une volonté dégénérée, malade. En ce sens, les prêtres n'ont aucune part dans l'œuvre du salut. Affirmer que "les prêtres n'ont qu'une part modeste dans l'œuvre du salut" n'est même pas acceptable.

S'il est juste de reconnaître que "le prêtre n'est pas un surhomme" (Cardinal E. Suhard, 1947 :21), alors il est dangereux de faire route avec celui-ci, car il ne peut que nous plonger dans l'impuissance, la faiblesse, le désespoir. Ainsi, nous comprenons pourquoi, pour Nietzsche, vivre auprès des prêtres c'est "vivre auprès de noirs étangs" (Nietzsche 119). Ce sont de vrais dangers au service de la société. Ils agissent exactement comme les hommes d'État qui ne font qu'entretenir la démagogie. Il n'est donc pas juste de soutenir que : "Le salut du monde est lié à l'essor de l'Église" (Cardinal Suhard 2). Le problème de la pédophilie, existant encore en ce XXI<sup>e</sup> siècle dans l'Église, vient annihiler tout espoir de salut en cette institution religieuse.

## Conclusion

L'Église donne une origine divine au bien et au mal. Ce que conteste Nietzsche : "Nietzsche réfute l'idée d'une origine divine au bien et au mal. La morale, comme la religion, est une production humaine et non divine" (O. Bianchi 126). Il entend désacraliser les fondements de la morale ecclésiastique et étatique et révéler leur racine véritable qui n'est pas transcendante, qui, en vérité, n'a pas été dictée aux hommes par Dieu et gravée dans les Tables de la loi. Par une moralisation croissante, par les mensonges de l'Église et de l'État moderne, l'homme a été contraint d'intérioriser ses instincts (au lieu de les affirmer) et d'en avoir honte. La mauvaise conscience naît d'une telle intériorisation de l'homme qui, ne pouvant plus affirmer librement sa volonté de puissance, est contraint d'inhiber l'ensemble de ses pulsions.

Tout comme la morale étatique, la morale ecclésiastique signifie la mort. Elle est aussi une “confusion des langues qui parle du bien et du mal” (Nietzsche 67). Ces jugements du bien et du mal ne renvoient à aucune vérité certaine, identifiable. “Ils sont frappés par Nietzsche de la même suspicion que le sont ceux de vrai et de faux” (O. Bianchi 125). En ce sens la direction de conscience échappe à l’Église et à l’État moderne. Nietzsche expose là tout l’immoralisme de ces deux institutions, leur manque de sincérité et de sérieux. Les morales développées par l’État moderne et l’Église sont des astuces conçues et mises sur pied par les faibles et pour les faibles. Leur destin est identique : le mensonge, l’exploitation de l’humain. L’Église conduit l’homme à accomplir les plus grandes choses dont il est capable. Ce qui signifie que l’Église, en donnant aux individus le sentiment qu’ils bénéficient du secours, des encouragements et de la force de Dieu, favorise l’abêtissement au sein du groupe et incite celui-ci à œuvrer pour le bien commun. Ainsi, ces différentes institutions ont su habilement tirer parti de la souffrance humaine pour s’imposer comme des institutions nécessaires dans la société moderne.

Les moyens employés par l’Église et l’État moderne sont destinés à anesthésier ou anémier complètement l’homme. Ainsi, l’aliénation aura atteint son comble quand les interdits sont intériorisés sous la forme de la conscience morale. Dans cette logique, la morale constitue “une tyrannie qui s’exerce sur la “nature” et aussi sur la “raison” ” (Nietzsche 141). L’homme de la morale ploie sous le fardeau de sa culpabilité. Il est malheureux car il ne parvient pas à faire rejoindre l’idéal et la réalité. Il vit ainsi dans le déchirement, la renonciation de sa personne. La morale nie le développement spontané de la vie. Dans cette perspective, elle condamne l’excès, la passion, le corps caractéristique de l’homme, de la volonté de puissance. C’est la même haine de la vie qui engendre l’obligation et

l'interdit et s'acharne par des condamnations de toute sorte contre les forces vitales.

Contre la multitude de sentiments moraux anti naturels développés par l'Église et l'État moderne, Nietzsche entend restaurer l'égoïsme et la méchanceté. Il s'agit pour lui de procéder à une déconstruction des idéaux ecclésiastiques et étatiques en montrant qu'ils cachent un mobile de faiblesse. Les actes dits moraux dans ces institutions n'ont rien de morale, mais ils voilent, de surcroît, un fond d'immoralité. Il n'y a rien de plus immoral que la morale : "La morale est aussi "immorale" que tout le reste sur la terre : la morale elle-même est une forme de l'immoralité" (F. Nietzsche 266). Elle utilise une série d'actes immoraux pour assurer son triomphe. Ces actes sont en tous points assimilables à ceux employés par un parti politique pour arriver à bout d'un parti concurrent : "Exactement par les mêmes moyens qu'un parti politique : La calomnie, le soupçon, la destruction sournoise des vertus adverses qui sont au pouvoir, les sobriquets, la persécution systématique, le ridicule" (Nietzsche 266).

Par sa critique des valeurs ecclésiastiques et étatiques, Nietzsche ne dit évidemment pas qu'il faille préférer la déraison, l'incohérence, l'imagination fantaisiste et l'ignorance pour la conduite de la vie. Ce qu'il veut montrer, c'est que le type d'homme qui vise à modeler ses valeurs est un type faible en ce sens que, pour être moral, il doit se couper d'une partie de la réalité, la part la plus concrète, le sensible. Prendre ces valeurs ecclésiastiques et étatiques pour un absolu est le signe d'une volonté décadente, mais en outre anarchique, servile et rancunière : une volonté qui n'aime pas la vie et dénigre ceux qui l'aiment telle qu'elle est.

C'est être faible que de vouloir sacrifier le monde sensible à une raison objective et de scinder ainsi la réalité en un dualisme artificiel. C'est être faible que d'avoir besoin, pour vivre dans ce monde-ci, d'un idéal abstrait, hors de l'expérience sensible.

C'est être faible que d'avoir besoin de se réclamer d'un idéal comme d'une autorité absolue, infaillible, inexorable, devant qui on s'humilie. Ces fausses valeurs se retournent contre l'homme réel qui l'a conçu. C'est être faible et malade, mal vivant, que d'avoir besoin, du coup, de mépriser la réalité sensible, d'agir par ressentiment contre ce qu'on n'est pas capable de sublimer, de maîtriser, d'embellir un corps complexe et imprévu. Voilà pourquoi ces idoles de la morale forgées par l'Église et l'État moderne ont une influence morbide et vont à leur perte, à leur crépuscule. Comment ennoblir l'homme ? Tel est le problème de Nietzsche. Il fait part de son intention de perpétuer et embellir le concept d'homme, en inscrivant l'exigence de grandeur dans le cadre intemporel de la culture et non dans celui, étriqué, de l'Église et de l'État moderne. Sa tâche est de reformer la civilisation dans son ensemble en se référant aux Grecs. Ceux-ci, pour Nietzsche, ont montré la voie à suivre. Seule une civilisation comme celle des Grecs est en mesure de répondre à la question de savoir quelle est la tâche du philosophe ; seule une telle civilisation, dis-je, peut légitimer la philosophie en général, car elle seule sait et peut prouver pourquoi et comment le philosophe n'est pas un promeneur survenu par hasard et qui surgit indifféremment, tantôt ici, tantôt-là. Il y a une loi d'airain qui enchaîne le philosophe à une civilisation authentique ; mais comment est-ce possible si cette civilisation n'existe pas ? (Nietzsche 16-17)

Nietzsche privilégie la Grèce parce qu'elle a l'avantage de présenter des conditions de civilisations propices au développement d'individus remarquables au sein même de la cité. Les Grecs offrent ainsi à Nietzsche le spectacle d'un instinct agonal hypertrophié et manifestent pleinement l'exigence du dépassement de soi propre à la volonté de puissance saine. Ainsi, contrairement à la philosophie moderne, Nietzsche privilégie la philosophie des présocratiques, parce que, pour lui, cette première philosophie grecque est "exclusivement une

philosophie d'hommes d'État" (Y. Constantinidès 223). En valorisant la philosophie présocratique, Nietzsche entend revaloriser notre société moderne où l'Église et l'État moderne ont renversé les valeurs antiques.

### Références bibliographiques

Alliance Biblique Universelle (1988). *La Bible*, traduction œcuménique de la Bible, Paris, LE CERF, 1819 p.

Bianchi O. (2012). *Apprendre à philosopher avec Nietzsche*, Paris, Ellipses, 215 p.

Canto-Sperber M. (1996). *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, tome1, Paris, PUF, 1036 p.

Cardinal Suhard (1949). *Le Prêtre dans la Cité*, Paris, Éditions A. Lahure, 99 p.

Conseil Pontifical Justice et Paix (2005). *Compendium de la Doctrine sociale de l'Église*, Abidjan, Paulines, 543 p.

Constantinidès Y. (2000). "Nietzsche législateur Grande politique et réforme du monde", *Lectures de Nietzsche*, sous la direction de Jean-François Balaudé et Patrick Wotling, Paris, Le Livre de Poche, pp. 208-282.

Engels F. (1972). *Théorie de la violence*, trad. Gilbert Mury, Paris, 10/18, 434 p.

Freud S. (2011). *L'avenir d'une illusion*, trad. Bernard Lortholary, Paris, Éditions Points, 125p.

Hegel G. W. F. (1973). *Principes de la philosophie du droit*, trad. André Kaan, Paris, NRF Gallimard, 377 p.

Lalande A. (2006). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1323 p.

Marx K., Engels F. (1976). *L'Idéologie allemande*, trad. Henri Auger, Gilbert Badia, Jean Baudrillard, René Cartelle, Paris, Éditions Sociales, 621 p.

Meslier J. (1864). *Le testament de Jean Meslier* tome1, Amsterdam, R.C. MEIJER, 352 p.

Nietzsche F. W. (1971). *Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. Maurice de Gandillac, Paris, Folio/Essais, 507 p.

Nietzsche F. W. (1970). *Aurore*, trad. Julien Hervier, Paris, NRF Gallimard, 381 p.

Nietzsche F. W. (1988). *Seconde considération intempestive*, trad. Henri Albert, Paris, GF Flammarion, 187 p.

Nietzsche F. W. (1992). *Ecce Homo suivi de Nietzsche contre Wagner*, trad. Eric Blondel, Paris, GF-Flammarion, 299 p.

Nietzsche F.W. (1977). *Humain, trop humain I*, trad. Robert Rovini, Paris, Folio Essais, 382p.

Nietzsche F.W. (1975). *Humain, trop humain II*, trad. A.-M. Desrousseaux Paris, Denoël/Gonthier, 207 p.

Nietzsche F. W. (1972). *La Généalogie de la morale*, trad. Henri Albert, Paris, NRF / Gallimard, 250 p.

Nietzsche F. W. (1973). *Par-delà le bien et le mal*, trad. Henri Albert, Paris, 10/18, 314 P.

Nietzsche F. W. (1975). *La philosophie à l'époque tragique des Grecs*, Paris, Gallimard, 243p.

Nietzsche F. W. (2009). *La volonté de puissance I*, Paris, Tel / Gallimard, trad. Geneviève Bianquis, 436 p.

Nietzsche F. W. (2010). *La volonté de puissance II*, Paris, Tel / Gallimard, trad. Geneviève Bianquis, 499 p.

Nietzsche F. W. (1977). *La Naissance de la tragédie*, trad. Michel Haar, Philippe Lecoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Paris, Gallimard, 374 p.

Pascal B. (1976). *Pensées*, GF-Flammarion, 376 p.

Sartre J.-P. (1996). *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Folio/Essais, 109 p.

Stiegler Barbara (2005). *Nietzsche et la critique de la chair. Dionysos, Ariane, le Christ*, Paris, PUF, 392 p.

Thomaz B. J. (2005). *Schopenhauer et Nietzsche, Vouloir-vivre et Volonté de puissance*, Paris, L'Harmattan, 154 p.

Valadier P. (1989). *L'Église en procès*, Paris, Champs Flammarion, 241 p.

Voltaire (1964). *Dictionnaire philosophique*, Paris, GF-Flammarion, 380 p.